



L'ALBUM DU  
**FESTIVAL D'AVIGNON**

1995

**Le Monde**  
EDITIONS

## LES VERSETS SATANIQUES DE MOLIERE

La vision radicale du *Tartuffe*, proposée par Ariane Mnouchkine, a soulevé autant de passions contraires que la pièce elle-même à sa création.

**A**riane l'intrépide, intimidé. On la redoute et on l'espère.

Son "théâtre-tocsin" est indispensable mais implacable. Ariane, on l'aime, ou parfois on la déteste de ne plus l'aimer. Elle est à la scène ce que les années Solex sont à notre jeunesse, indémodable et libre. Elle a réinventé une messe laïque, épique et civique, une fête aux sortilèges bigarrés. Voilà ce qu'on dit d'elle lorsqu'on s'en tient aux tendres généralités.

Elle n'était pas revenue à Avignon depuis 1984. La voilà dans la fournaise de Châteaublanc, près de l'aéroport. Avec *le Tartuffe*. Plus une seule place à vendre. Complet. Molière peut entrer. Lequel ? Celui du Grand Siècle ou du siècle de l'intolérance ?

Pour sa première rencontre avec "le patron", Mnouchkine a choisi : *le Tartuffe* ne peut être que le champion de l'intégrisme...

Ce n'est pas un parti pris, c'est celui là même qu'aurait pris Molière si, en 1995, il avait écrit *le Tartuffe*... Molière ? Mnouchkine est son fer de lance. Elle est absolument fidèle à son esprit et à son courage aussi... Molière lui-même ne renierait en rien l'adaptation de son *Tartuffe* devenu sous la baguette de la fée Mnouchkine un barbu intégriste, maléfique et concupiscent. Le Mal incarné. Molière ne contredira pas...

Certains ont contredit. violemment. Avec parfois une feinte timidité, des précautions alambiquées. "Peut-on dire la vérité sur une idole ? Non. Il faut pourtant tenter de la dire, même si on risque d'être mal entendu, même si croire qu'on peut la dire toute n'est qu'une illusion, un semblant pire que l'erreur, une duperie, même si notre jugement, qui aussi bien nous juge nous-même, n'a qu'une importance relative."

Ces précautions prises, et s'exerçant à n'attacher dès lors aux critiques, si acerbes fussent-elles, qu'une "importance relative", on peut constater que "le Tartuffe militant"; "le Tartuffe chez les ayatollahs", "le Tartuffe intégriste" d'Ariane a pour le moins déconcerté. Ne serait-ce que sur le mode jovial : "Par la barbe du Prophète, le message est clair, un peu trop clair ! Les moustaches sont ottomanes, les tapis persans, etc. On a beau s'indigner des excès et des crimes de l'islamisme, en Algérie ou ailleurs, on s'interroge : cette interprétation de *Tartuffe* n'est-elle pas souverainement inopportune, simpliste, arbitraire, anecdotique ?" Ou sur le mode radical : "Au bout de cinq minutes la messe est dite, et il reste quatre heures de catéchisme à avaler, c'est à dire quatre heures d'infantilisation où tout est expliqué avant d'être dit". "Mnouchkine reste

*Le Tartuffe*, c'est aussi le quotidien d'une famille au sens large : parents, enfants, domestiques : une « maisonnée ».



fidèle à une idée virtuelle du théâtre des origines, frotté d'antiquité et d'Orient, et capable d'intervenir à chaud dans la politique et dans la société. Elle en est si pénétrée qu'elle ne voit même plus ce qui crève les yeux : l'idéologie et l'esthétique de son nouveau spectacle relèvent du pire patronage".

Lorsqu'on se veut plus nuancé, on comprend bien le choix d'Ariane Mnouchkine, on l'admet pour ceux qui ne l'admirent pas, mais on résiste : il faut bien visser à force, sur le texte qui regimbe (autres temps, autres mœurs, historicité de l'œuvre dûment répertoriée), l'opinion démonstrative que le metteur en scène a choisie. Oui, on peut admettre cette gésine du sens au forceps, n'ayant rien contre le fait que soient soumis à la question (ordinaire ou plus poussée) les chefs-d'œuvre nationaux, comme tels révéérés et aptes à l'universel. On peut

ne pas supporter la pratique de l'anecdote pittoresque et exotique que cela implique, le constant saupoudrage d'aromates destinées à relever le plat. Commerce des épices...

**L**e malaise a tendance à s'installer, et la mauvaise foi, parfois.

"L'intégrisme, le terrorisme religieux et l'hypocrisie de ces fanatiques qui, comme en Algérie, se livrent à des agressions sexuelles suivies de mort... Tout cela est contenu dans *le Tartuffe* de Molière, pour qui veut bien le montrer et le voir. Le moralisme n'est plus loin : j'aime résister, par nature et par fonction, surtout quand, aux saluts destinés à emporter le morceau par la joie revenue, éclate la voix de Cheb Hasmi (vingt-sept ans), le chanteur de raï abattu l'an dernier devant sa porte. Le théâtre, alors,

n'outrepasse-t-il pas ses droits ?" Le dispositif scénique de Guy-Claude François, un moment, ramène la paix : *le Tartuffe* se donne dans le même décor que *la Ville parjure*, la tragédie d'Hélène Cixous, créée l'an dernier et présentée également à Avignon. On retrouve les hautes grilles rouillées et les niches d'une nécropole qui pourrait être le vieux cimetière du Caire. Ce beau décor, draps blancs étendus au soleil, tapis amoncelés et chandeliers, accentue l'atmosphère orientale... Les bougainvillées sont en fleur, les tapis déroulés... Les draps blancs sèchent au soleil, les cigales crissent, il fait encore jour... le décor est intelligent et lumineux... Le décor est superbe, enchanteur... Le décor est heureux... Mais cette paix est de courte durée. Ariane avait pourtant exprimé son point de vue, éclairant : "Je voulais que le public sente quelle a été la



souffrance de Molière face à la cabale des dévots qui fut pour la France une sorte d'Inquisition. J'ai cherché un espace charnellement évocateur pour nous. Si j'étais américaine, j'aurais sans doute situé *Tartuffe* dans une droite catholique, du côté de l'Oklahoma, Mais je vis en France, à deux pas de l'Algérie”.

Ce n'est pas cette option qu'on réfute, ce choix qu'on rejette. Pas ouvertement. Il faut donc une cristallisation, une aire d'hostilité où se défouler.

Le “front du refus” au *Tartuffe* oriental d'Ariane Mnouchkine va prendre la troupe comme... tête de turc. Jusqu'à dire : “Ariane a trop l'esprit de troupe pour s'entourer de bons comédiens”. Certains de ceux-ci ont des voix aigrettes, d'autres des voix cassées. On les entend mal. Ils ont des accents aussi imprévus que variés. Trop maquillés, ils roulent des yeux comme

on le faisait au temps du cinéma muet.

Ce n'est rien encore : “Au Théâtre du Soleil, les comédiens sont beaux quand ils sont ensemble, unis comme un chœur et quand ils restent muets. Dès qu'ils parlent individuellement, ils sont pâles, chétifs, insuffisants, car Ariane le veut ainsi. Hélas, se lamente-t-on, la plupart des acteurs sont étrangers, et l'on voit bien qu'ils ne maîtrisent qu'imparfaitement le français... Les neuf dixièmes de la troupe doivent avoir appris leur rôle phonétiquement, ce qui ne facilite pas sa transmission... Ariane Mnouchkine a constitué une troupe avec des acteurs venus de tous les ailleurs possibles. Ce sont ceux-là, et leur mosaïque d'accents qui se livrent ici au jeu périlleux des alexandrins : la leçon est bien apprise mais le débit a les sonorités d'une leçon de solfège... Concentrés sur la diction, jamais

parfaite, soucieux de bien articuler, les comédiens en oublient l'âme de leur personnage... Prisonniers d'un système théâtral, d'un costume, d'une forme, d'une diction qui les contraignent à énoncer sans discernement, ils se montrent incapables d'assumer l'ambition de leur rôle... à se demander si Mnouchkine ne finira pas par se tourner vers la pantomime, de même que Gaston Baty ne voulait plus travailler à la fin de sa vie qu'avec des marionnettes...”

**H**eurusement, une partie de la critique n'a pas vu la même pièce, pas entendu la même troupe. Ariane, à Avignon, a trouvé mieux que des défenseurs, plus que des admirateurs, elle a trouvé, comme toujours, des amis, des amoureux, des amants, des exégètes passionnés. Pour eux, son *Tartuffe* est un Molière éblouissant par sa jeunesse, sa

Il y a les grilles, les feuillages, les draps blancs, la musique, la danse, une ambiance de soleil en dépit de tout.

violence, retrempé dans une fontaine de Jouvence, déplacé quelque part au pays de l'intégrisme.

Ce n'est pas un crime de lèse-majesté : Tartuffe peut voyager sans perdre son âme. Comme Tintin au pays des soviets, sur les traces de Rakham le rouge...

Pas un crime non plus de dédoubler le personnage de Flipote en Flippe et Pote, nourrices rebondies, Dupont et Dupond shakespeariens...

La maison d'Orgon, en son absence, bruisse de vie, de jeunesse, de fête et d'amour. *Tartuffe* est l'histoire d'un fils déshérité, d'une fille acculée au suicide, d'une femme au viol, d'un homme à la banqueroute, d'une famille à l'exil. L'Exempt, qui survient dans la pièce de Molière pour remettre Tartuffe à sa juste place, en prison, n'est sous l'œil de Mnouchkine qu'un sous-fifre avide, qui se remplit les poches, exécute non

pas la justice, mais l'ordre du pouvoir en place, quel qu'il soit, on le sent. Ce drame terrible est tout entier tissé avec l'enchantement de la comédie : la vitalité, la jeunesse des comédiens est un atout.

**D**rame terrible, en effet. L'Algérie martyrisée est en toile de fond comme une obsédante image.

Mnouchkine a misé sur la violence visuelle pour faire entrer sa mise en scène dans l'urgence, dans le cri de révolte. L'entrée de Shahrokh Meshkin Ghalam (*Tartuffe*) marquera les mémoires. Fracassante.

Lui, le vengeur entouré d'intégristes au grand manteau, miliciens de l'Évangile aux mains couvertes de sang. On est saisi d'effroi. Brûlante actualité ou triste constat d'une bien misérable humanité ? Quoiqu'il en soit, le Théâtre du Soleil a montré une fois de plus qu'il savait s'ancrer dans

les réalités de notre temps. Dénoncer, condamner, éduquer...

Les choix d'Ariane Mnouchkine sont exemplaires.

La messe noire est dite. Les réticences, les résistances sont balayées. L'heure est à l'exhortation : “Ariane Mnouchkine confère au *Tartuffe* la noblesse douloureuse d'un étendard.

Aux urnes spectateurs, quatre heures vous attendent dans la banlieue d'Avignon, qui ne devraient pas rester sans lendemain dans les esprits, dans les consciences”.

DANIÈLE HEYMANN

Citations extraites de : *Vaucluse Matin, Le Dauphiné, Le Provençal, Le Nouvel Observateur, Le Méridional, Aujourd'hui, Les Echos, Les Dernières Nouvelles d'Alsace, Le Monde, Libération, Ouest France, L'Humanité, Le Soir, Info Matin.*

## UN PEU DE PLACE POUR LE GRILLON

Reprenant les activités de l'AIDA, association d'aide aux intellectuels, le Théâtre du Soleil a invité les artistes algériens à rencontrer les festivaliers au Café de l'Exil.

La nuit des mots. La nuit du sens. L'Algérie est là qui se disloque, se renie, se brûle depuis ces dernières années, me met chaque jour au pied d'un mur, moi-même, sans que je parvienne à mettre sur la réalité le moindre mot. La moindre parole. Cette terre est une chute, chute qui entraîne dans sa course la première parole qui tente de s'y agripper, ou de s'y accrocher. Elle est le gouffre où s'éteint le moindre éclat du verbe. Elle est le vacarme de chair meurtrie qui se moque des contorsions de la phrase. Non, je ne peux pas parler de l'Algérie, son cri irrémédiablement couvrira le mien. Bannie de moi-même, j'ai préféré me taire et la taire en moi. Car je ne sais encore si ce pays est en train de germer ou de pourrir. Pour cela, j'admire les gens qui ont des certitudes, qui tentent des analyses, parviennent à disséquer le réel le plus opaque, je les admire, car ils parviennent, par je ne sais quel tour de force, à détrôner et l'histoire confuse et la réalité complexe pour les remplacer par des idées fixes. Non, je ne voulais pas parler de l'Algérie. Puis, il y eut cette soirée au théâtre au mois de février 1995. Soirée de résurrection de l'AIDA, à la tribune il y avait Slim et Merzak Allouache, Patrice Chéreau, Claude Lelouch, et Ariane Mnouchkine, cofondateurs de l'association en 1979. Le choix du lieu n'était pas fortuit, deux semaines aupa-

avant, Azzedine Medjoubi était venu à la Cartoucherie demander au Théâtre du Soleil d'aider trois de ses acteurs, alors en tournée, à trouver refuge en France. Lui devait rentrer à Alger le temps d'obtenir un visa pour sa femme. Là bas, ses assassins l'attendaient.

### ET PUIS L'AIDA

Au lendemain de sa mort, quatre cents personnes s'étaient réunies au Théâtre du Soleil pour dire leur solidarité avec les artistes algériens, et leur indignation face à la politique de fermeture aveugle des frontières de France et d'Europe. L'AIDA reprit ses activités en accueillant des comédiens menacés, et en soutenant ceux qui étaient restés à Alger, pour leur permettre d'obtenir un visa. Mais au delà de l'action concrète, il y avait aussi l'envie de hurler notre colère face aux silences des politiques, face au naufrage d'une culture.

Durant les réunions, Ariane haussait le ton : "Cet été nous irons à Avignon, et de là, nous jetterons mille fleurs dans le fleuve, et les fleurs iront vers la mer, et peut-être échoueront-elles sur une plage d'Oranie ou de Kabylie. Des fleurs comme un trait d'union entre les deux rives de cette Méditerranée que certains rêvent de couper en deux". Et l'indignation ne s'arrêta pas là : "Non, s'ils refu-

Le café était installé dans la cour du Lycée St-Joseph, on y rencontrait des comédiens, des musiciens, des amis.



sent de donner des visas, nous demanderons à ce que la France restitue aux Arabes l'obélisque de la Concorde". Peut-être était-ce là une façon pour Mnouchkine de dire que sans les artistes étrangers, la France serait pareille à la Place dépourvue de son aiguille de pierre ; c'est à dire une surface plane, privée à jamais de toute forme d'érection. Passé le temps de la colère, on revint à des projets plus réalistes.

### UNE MÉMOIRE DE MORT

Et si l'on consacrait une manifestation pour l'Algérie pendant le Festival ? Devant pareille proposition, je me suis trouvé au pied du même mur, au pied des mêmes interrogations. Comment parler de cette terre de drames sans défilé de morts ? Comment évoquer cette terre de tragédie à fleur de peau sans déterrer tous les cadavres ? Il faut dire que toute notre mémoire est une mémoire de mort. Depuis l'Indépendance, le FLN n'a pas cessé de nous renvoyer au visage ses martyrs, à chaque fois que l'on mettait en cause son pouvoir. Tous les morts de la Révolution nous sont restés en travers de la gorge, un million et demi de martyrs. Pour ce pouvoir qui nous a tant rassasiés de cadavres, l'hécatombe d'aujourd'hui doit relever d'un fait-divers. Sommes-nous condamnés à n'avoir pour calen-

drier, que la succession de victimes ? Pourtant, il fallait faire quelque chose. Quoi ? Jours de doute. Jours de vide ? Jusqu'au moment où, au détour d'une lecture de *Noces*, je suis tombé sur ce passage où Camus réclamait – au lendemain de la seconde guerre qui avait vu l'Europe renaître au monde après avoir failli perdre toute forme d'humanité – un peu de place pour les grillons, et un instant de méditation devant la fragilité de la bruyère. Rien de plus.

A partir de là, je me suis posé la question : quelle part du soleil subsiste dans cette nuit de la parole arabe ? Quel chant de grillon peut-on entendre sous cette pierre tombale qu'est devenue notre religion ? Quelle brèche d'esprit opposer à ce carcan de dogme ? Quelle pointe d'hérésie lancer au visage de l'orthodoxie ? En un mot, montrer au public l'herbe qui, par miracle de la mémoire, s'obstine à bouger au milieu de cet incendie d'intelligence. Faire entendre les voix qui persistent à crier derrière tous les baillons que l'on met aux corps et aux âmes.

### RELIRE CONTRE DIEUX ET MARÉES

Pour cela, il fallait entamer une lecture à rebours, une remontée à travers l'histoire occultée de notre culture, lire à contre-courant, relire contre dieux et marées. Remonter

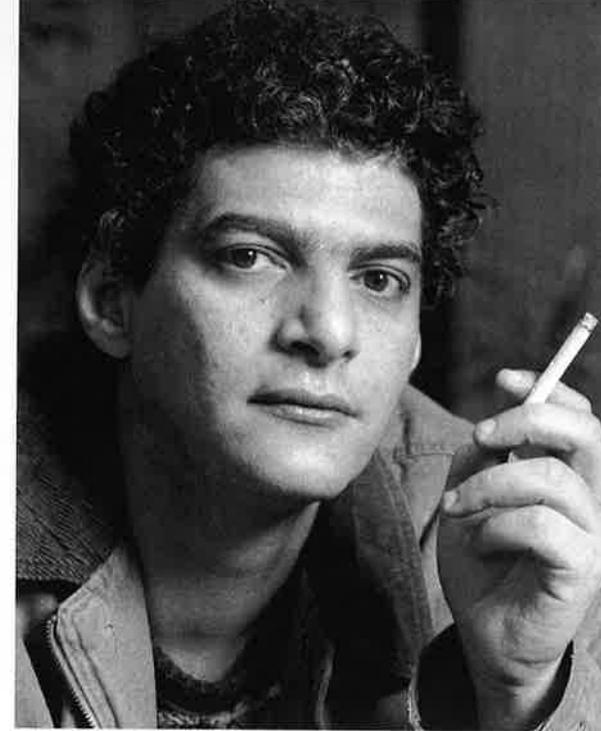
jusqu'à la poésie d'avant l'islam, redécouvrir le chant d'Imru al Quais, prince errant dont les poèmes étaient accrochés à la face de la Kaaba, et devant qui se prosternaient les Arabes avant de connaître Allah. Imru al Quais, qui n'hésitait pas à crier, en terre d'Arabie, il y a de cela seize siècles, que sa passion de l'absolu résidait dans la force de l'étreinte, et qu'il n'y avait au ciel que l'infini du corps de l'amante. Est-ce là un signe prémonitoire ? Imru al Quais, l'initiateur de la poésie arabe, mourra étranglé sur ordre de Justinien, empereur de Byzance. Le premier poète arabe fut un poète martyr, bien avant l'islam. Puis vint l'islam, qui allait consacrer avec la révélation du Coran la mainmise de Dieu sur la langue. La langue arabe devint l'espace sacré de la manifestation divine. De ce choc là, la pensée arabe mettra deux siècles à se remettre. Le Coran s'était révélé poème en prose, et durant deux siècles, personne n'osera écrire le moindre texte sous cette forme, toute écriture jouxtait de trop près le vulgate. Écrire en arabe, c'était piétiner les plates-bandes de Dieu, il faudra attendre le neuvième siècle pour que naisse enfin une prose profane. Et elle va naître, est-ce un hasard, en niant le religieux. Le premier chef d'œuvre de cette littérature là, on le doit à Ibn al Muqaffa, zoroastrien converti à l'islam. Il a traduit en arabe les fables indiennes

Cela s'appelait *le Vin, le Vent, la vie*, titre choisi par l'écrivain Mohamed Kacimi pour affirmer sa lutte contre les cultures de mort.

de Bidpai. Ibn al Muqaffa qui disait, en 750, que pour éviter la haine et la violence, l'homme devait se méfier de toutes les religions. Pour cela, Ibn al Muqaffa sera exécuté. Selon la tradition, on lui aurait tranché les membres un à un, pour les jeter dans un four sous ses yeux.

#### LES HÉRITIERS DE L'INSOLENCIE

Une trentaine d'années plus tard, toujours à Bagdad, ce sera le tour de Bachar Ibn Burd, poète de génie, aveugle, de se faire fouetter à mort, pour ses frasques et son insolence, à l'âge de quatre-vingt dix ans, avant d'être jeté dans le Tigre, par ceux-là même qui, aujourd'hui effacent par balle le cerveau des intellectuels. Toujours sous la dynastie abasside, Abu Nawass reprendra ce flambeau de l'impertinence. Rimbaldien avant la lettre, il chantera au nez du califat la joie du corps, du vin, et même de l'homosexualité. On ne sait quelle fut sa fin. Mais les fanatiques se méfient de toutes les passions, aussi bien celles qui concernent l'ici-bas, que l'au-delà. C'est ainsi qu'ils crucifièrent en 915, Hallaj, coupable de trop aimer Dieu, lui qui criait dans les rues de Bagdad : "Délivrez moi de Dieu, délivrez moi de Dieu, je suis la vérité". Un siècle plus tard ce sera le tour d'al Maâri,



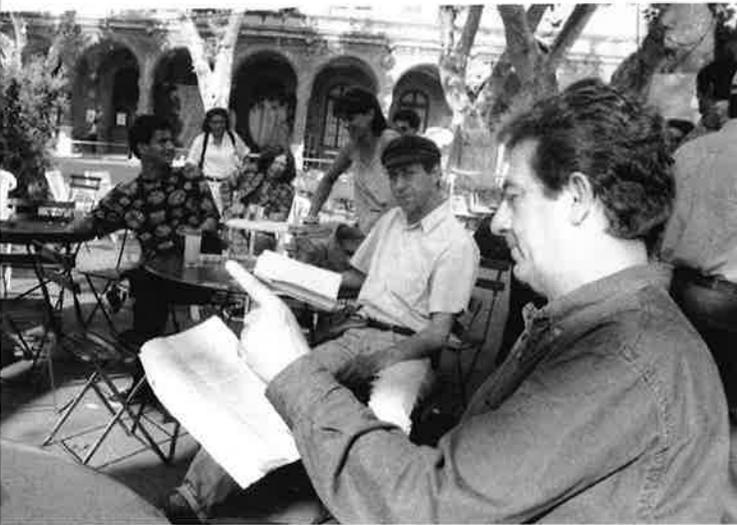
poète sceptique et cynique, de dénoncer les faux prophètes : "Vos religions sont les mensonges des Anciens". "Ils disent que le Temps mourra bientôt Que les jours sont à bout de souffle. N'écoutez pas ces champions de fourberie, Les gens voudraient qu'un imam se lève Et prenne la parole devant une foule muette. Illusion trompeuse – il n'est d'imam que la raison. Elle est notre guide de jour comme de nuit"

#### LE VIN, LE VENT, LA VIE

Je ne citerai pas toutes les figures de transgression, mes grillons, mes brins d'herbe ; cependant je m'arrêterai à la figure de Khayyam, mathématicien, auteur d'une algèbre fameuse, et de quatrains qu'il faudra enseigner dans toutes les écoles du monde arabe :

"Athées nous, non, pas du tout  
Nous d'une main nous prenons le Coran et de l'autre  
nous saisissons la coupe.  
Vous nous croyez tantôt portés vers ce qui est licite  
Tantôt vers ce qui est interdit.  
Nous sommes donc sous cette voûte, ni complètement  
infidèles ni absolument musulmans".

Muni de ces voix de la dissidence millénaire, je suis revenu à la Cartoucherie, présenter à l'AIDA le projet du Vin, du Vent et de la Vie. Ariane avait prévenu : "Cela va être violent, mais de vos contradictions, naîtra peut-être quelque chose". Quoi ? Elle n'avait rien dit. Elle nous attendait. Effectivement, au début de la réunion, quelqu'un a pris la parole : "Mais quel est le rapport entre l'Algérie et ces poètes arabes classiques ?" Justement, tout le problème est là. L'enjeu du texte, l'enjeu de la représentation. Puisque le calvaire de notre terre vient de cette emprise du religieux, il nous fallait déraciner l'arbre de l'histoire de l'islam, mettre à nu ses racines, les palper une à une, pour savoir ce qui persiste comme forme de vie dans cette sécheresse de culture, ce qui reste comme sève qui puisse nous rassurer dans notre désarroi d'aujourd'hui. Appeler



au secours ces poètes qui ont su crier haut et fort leur insolence, face à tous ces califats, et face à toutes les dynasties qui se sont succédées sur les terres du Maghreb depuis des siècles. Ne plus voir l'Algérie comme une enclave coupée du monde, comme un pays à part, mais comme un carrefour, un terrain de parcours, à la fois berbère et arabe, et à qui il arrive aussi d'exprimer son âme en langue française.

#### PLUS FORT QUE LE DIKTAT DU CIEL

Nous faut-il à chaque fois pour affirmer notre identité, nier celle de l'autre ?

Oui Khayyam le Persan, ou Nawas l'Abbasside sont des poètes algériens, parce qu'ils nous enseignent aujourd'hui encore que le désir de l'homme est plus fort que le diktat du ciel.

Trois jours de « joutes poétiques ».

Il n'est pire sourd que celui qui ne veut pas entendre.

Le Théâtre du Soleil partit en tournée à Liège et puis à Vienne ; et le projet faillit tomber à l'eau, mais grâce à la persistance d'Ariane Mnouchkine et de Valérie Grail, d'autres comédiens vinrent nous rejoindre : Agoumi ; Fatiha Berezak, chargé de poudre et de poésie qui avait claqué la porte de l'Algérie il y a vingt ans ; Mostefa Djadjam, héros des *Aventures d'un héros* de Merzak Allouache, et qui court les scènes de France depuis des années ; Ali Akika cinéaste natif des Aurès, venu au monde de l'image avec l'utopie de Vincennes ; Lakhdar Mokhtari, enfant d'Oran, compagnon de route d'Abdelkader Alloula ; Linda Chaïb, comédienne issue de l'immigration ; et Kader Kada, autre fils de l'ouest, qui avait pris le chemin de l'exil quand le théâtre était considéré comme une forme de délinquance par le FLN, avant d'être déclaré impie par les intégristes. Ensemble, ces comédiens venus de toutes les Algéries ont redonné voix à ces poètes convoqués de toutes les terres d'islam.

Non, on n'a pas déboulonné l'obélisque de la Concorde, mais ensemble, ces comédiens ont exhumé, par leur voix et leur présence, les monuments enfouis de la poésie. Monument à jamais érigé par la pensée libre, pour conjurer la folie des Dieux et celle des hommes.

MOHAMED KACIMI

